

8 OCTOBRE 1943

La libération de la Corse vient de s'achever¹.

DISCOURS PRONONCÉ A AJACCIO
(PLACE DE LA MAIRIE)

Au milieu de la marée d'enthousiasme national qui nous soulève tous aujourd'hui, nous pourrions ne connaître rien que l'émouvante satisfaction d'être emportés par la vague. Mais, mesurant le dur chemin qui nous sépare encore du but, nous savons qu'il ne suffit pas de nous livrer à la joie et qu'en vérité nous devons, sur-le-champ, tirer la leçon qui se dégage de la page d'Histoire que vient d'écrire la Corse française.

La Corse, que l'héroïsme de sa population et la valeur de nos soldats, de nos marins, de nos aviateurs, viennent d'arracher à l'envahisseur au cours de la grande bataille que les Alliés mènent en ce moment, la Corse a la fortune et l'honneur d'être le premier morceau libéré de la France. Ce qu'elle fait éclater de ses sentiments et de sa volonté, à la lumière de sa libération, démontre ce que sont les sentiments et la volonté de la nation tout entière.

Or, il est prouvé que, pas un jour, la Corse n'a cru à la défaite. Il est prouvé qu'elle n'attendait que l'occasion pour se lever, combattre et vaincre. Cette fraction du pays savait bien, comme la patrie, que les revers essuyés par nos armées, en mai et juin 1940, n'étaient qu'un épisode cruel, mais passager, d'une guerre grande comme le monde. Ce que ne discernaient pas les chefs indignes ou sclérosés qui se ruèrent au désastre, le peuple ici le comprit aussitôt. D'où la résistance obstinée qu'il ne cessa d'opposer à l'ennemi, passivement d'abord, puis, au moment favorable, activement, les armes à la main.

Pourtant, voyant la chance tourner et l'envahisseur faiblir, les patriotes corses auraient pu attendre que la victoire des

armées alliées réglât heureusement leur destin. Mais ils voulaient eux-mêmes être des vainqueurs. Ils jugeaient que la libération ne serait point digne de son propre nom si le sang de l'ennemi ne coulait de leurs propres mains et s'ils n'avaient point leur part dans la fuite de l'envahisseur. Ils étaient, d'avance, ralliés à cette foi dans la patrie, à cet esprit de lutte à outrance, qui maintinrent sur les champs de bataille, au nom de la France tout entière, les soldats de la France Combattante et qui animent, aujourd'hui, notre vaillante armée d'Afrique dont l'avant-garde vient de recevoir, à Saint-Florent et à Bastia, le baiser brûlant de la gloire.

Mais, par le fait même que la Corse n'a, pas plus que la patrie, jamais admis que la France fût vaincue, elle n'a point accepté davantage la coupable usurpation que les apôtres du désastre en ont tirée à leur profit. Qu'est devenu ici, je le demande, le régime dit de Vichy? Où en est la fameuse Révolution Nationale? A quoi tenait donc cette bâtisse de mensonges, de police et de délation? Comment se fait-il que tant de portraits, d'insignes et de devises aient cédé la place en un clin d'œil à l'héroïque croix de Lorraine, signe national, s'il en fut, de la fierté et de la délivrance? Il a suffi que l'ennemi ait reculé pour que fût, en un instant, balayé le pitoyable échafaudage. Il a suffi que le peuple ait pu relever la tête pour qu'il criât : « Liberté, nous voilà ! » Il a suffi que le premier frisson libérateur ait parcouru la terre corse pour que cette fraction de la France se tournât, d'un seul mouvement, vers le Comité de la Libération Nationale, gouvernement de la guerre, de l'unité et de la République. Si ce qui vient de se passer dans chacune des villes et dans chacun des villages de la Corse a révélé au grand jour que la nation française entend redevenir à la fois victorieuse et souveraine d'elle-même, nous avons vu y paraître aussi l'union merveilleuse de tous dans l'ardeur du renouveau. Oui, en Corse aujourd'hui, comme demain dans toute la France, c'est un peuple rajeuni qui émerge de ses épreuves. Il n'est que de voir la flamme des regards parmi les foules rassemblées, sans distinction de classe, de clan ni de parti, pour crier leur joie et leur confiance ; il n'est que d'entendre les hommes, les femmes, les enfants, chantant d'une seule voix, les larmes aux yeux, notre ardente *Marseillaise* ; il n'est que de constater la dignité et l'ordre parfait qui règnent partout et spontanément, malgré les douleurs, les angoisses, les privations, pour être bien convaincu que notre peuple, notre grand peuple, a commencé le sourd travail d'où sortira la rénovation.

Tandis que nous autres Français éprouvons la certitude qu'après tant de leçons une ère nouvelle de grandeur doit s'ouvrir pour notre pays, il semble que le monde en prenne, lui aussi, conscience. En tout cas, chacun peut constater à quel point étaient absurdes les ambitions d'un voisin latin qui prétextait notre décadence pour tâcher de saisir la Corse, en même temps d'ailleurs que d'autres terres françaises. Nous ne sommes pas de ceux qui piétinent les vaincus, mais, devant certains effondrements, nous nous devons de souligner la vanité des prétentions qui s'affichaient à notre détriment et qui poussaient une nation apparentée à la France dans une alliance monstrueuse avec l'abominable cupidité germanique.

Est-ce à dire qu'une fois la victoire remportée et la justice rendue la France de demain voudra se figer dans une attitude de rancœur à l'égard d'un peuple longtemps dévoyé mais que rien de fondamental ne devrait séparer de nous? Non, certes, et je le dis à dessein ici même. Car, ici, nous nous trouvons au centre de la mer latine, de cette mer par où nous est venue notre civilisation, de cette mer que bordent au nord la France et, au midi, l'Empire français d'Afrique, de cette mer où tant d'influences séculaires nous ont acquis vers le Levant d'indestructibles amitiés, de cette mer qui pénètre et relie à nous de vaillants peuples balkaniques, de cette mer, enfin, qui est l'un des chemins vers notre alliée naturelle, la chère et puissante Russie. Tâchant de porter nos pensées au-delà des combats, des douleurs, des colères du présent, et regardant au loin vers l'avenir, c'est d'Ajaccio que nous voulons crier notre espoir de voir la mer latine redevenir un lien au lieu d'être un champ de bataille. Un jour viendra où la paix, une paix sincère, rapprochera, depuis le Bosphore jusqu'aux colonnes d'Hercule, des peuples à qui mille raisons aussi vieilles que l'Histoire commandent de se grouper afin de se compléter.

Mais ce ne sont là que rêves pour le futur. Le présent exige autre chose. Le présent exige la guerre, car l'ennemi principal n'est pas encore abattu. A cet égard, c'est d'Ajaccio que nous affirmons la volonté de la France de déployer sa force renaissante aux côtés des vaillantes forces de l'Angleterre et des États-Unis sur les rivages, sur les flots, dans les ciels de la Méditerranée. C'est d'Ajaccio que nous renouvelons notre serment de combattre jusqu'au terme avec tous les peuples qui, comme nous, luttent et souffrent pour écraser la tyrannie. La victoire approche. Elle sera la victoire de la liberté. Comment voudrait-on qu'elle ne fût pas, aussi, la victoire de la France?